

L'envol de Cyrano vers le Soleil : pourquoi

Toulouse ?

Cyrano de Bergerac est immensément célèbre, et largement ignoré.

Il est immensément célèbre, en France, et parfois ailleurs, depuis la pièce d'Edmond Rostand. Ce triomphe lui a valu statue à Bergerac, en Dordogne.

Mais cet homme au nez légendaire n'est pas natif de Bergerac en Dordogne. Jamais sans doute, il n'y passa.

Son Bergerac est un domaine de la vallée de Chevreuse qui a appartenu à Abel Cyrano, son père, et à son grand-père, et qui fut vendu en 1636.

De Bergerac est un pseudonyme : Cyrano de Bergerac s'appelait Savinien Cyrano.

S'il a effectivement combattu dans la compagnie des Cadets de Gascogne, comme le représente Rostand, il n'était pas Gascon. Encore moins toulousain.

C'est pourtant de Toulouse que s'envole vers le Soleil son héros, qui est figurativement lui-même.

Ce héros se nomme *Dyrcona*, manifeste anagramme de Cyrano auquel s'ajoute le *d* de la particule.

Mais il n'y pas de rue Cyrano de Bergerac à Toulouse. Pas de statue. Rien.

Les toulousains seraient-ils ingrats, ou ignorants, ou

quelque peu vexés par des propos de Cyrano ? Ils ne célèbrent pas, sans remords visible, ce fait pourtant très rare qu'un grand écrivain français, au nom si célèbre, propose un récit dont l'action se tient dans leur ville, et paraît même annoncer, depuis le fond du XVIIème siècle, sa vocation spatiale.

Voici cette étonnante page, qu'on peut imaginer prophétique, et qui est extraite des *Etats et Empires du Soleil* :

"J'admirais avec extase la beauté d'un coloris si mélangé, et voici que tout à coup je sens mes entrailles émues de la même façon que les sentirait tressaillir quelqu'un enlevé par une poulie.

J'allais ouvrir mon guichet pour connaître la cause de cette émotion ; mais comme j'avançais la main, j'aperçus par le trou du plancher de ma boîte, ma tour déjà fort basse au dessous-de moi; et mon petit château en l'air, poussant mes pieds contre-mont, me fit voir en un tournemain Toulouse qui s'enfonçait en terre. Ce prodige m'étonna, non point à cause d'un essor si subit, mais à cause de cet épouvantable emportement de la raison humaine au succès d'un dessein qui m'avait même effrayé en l'imaginant. Le reste ne me surprit pas, car j'avais bien prévu que le vuide qui surviendrait dans l'icosaèdre à cause des rayons unis du Soleil par les verres concaves, attirerait pour le remplir une furieuse abondance d'air, dont ma boîte serait enlevée, et qu'à mesure que je monterais, l'horrible vent qui s'engouffrait par le trou ne pourrait s'élever jusqu'à la voûte, qu'en pénétrant cette machine avec furie il ne la poussât en haut. Quoique mon dessein fût digéré avec beaucoup de précaution, une circonstance toutefois me trompa, pour n'avoir pas espéré assez de la vertu de mes miroirs. J'avais disposé autour de ma boîte une petite voile facile à contourner, avec une ficelle dont je tenais le bout, qui passait par le bocal du vase; car je m'étais imaginé qu'ainsi quand je serais en l'air, je pourrais prendre autant de vent qu'il m'en faudrait pour arriver à Colignac ; mais en un clin d'oeil le soleil qui battait à plomb et obliquement sur les miroirs ardents de l'icosaèdre, me guinda si haut, que je perdis Toulouse de vue"....

Cette page, comme la totalité de *L'Autre Monde*, composé des *Etats et Empires de la Lune*, et des *Etats et Empires du Soleil*, Cyrano de Bergerac ne l'a pas publiée. Il a fallu attendre 1662, sept ans après la mort de l'auteur, pour la lire dans un livre.

Cyrano de Bergerac est mort peu lu.

Il était né à Paris le 6 mars 1619, d'une famille

bourgeoise, qui aurait pu prétendre à une grande ascension sociale, si Abel Cyrano ne l'avait fait périliter. Il entreprit normalement des études en 1631, à Paris, mais il les interrompit pour s'engager dans la Compagnie des Cadets de Gascogne, avec Le Bret, qui fut, après sa mort, son premier biographe. Il mena une vie militaire, fut blessé à Mouzon en 1639, puis encore à la prise d'Arras, et cette blessure à la gorge semble déterminer la fin de sa carrière militaire. On le retrouve au collège de Lisieux, en 1641, et il fréquente le milieu libertin, en particulier le philosophe Gassendi, et Chapelain. On suppose qu'il aurait pu rencontrer alors Molière, et on raconte qu'il aurait sauvé le poète Lignières d'une centaine de spadassins... A partir de 1645, on repère son activité d'écrivain. Il rédige des lettres. Il travaille à sa comédie du *Pédant Joué*, dont Molière a tiré visiblement quelques idées, et il rédige des Mazarinades

en 1649. On le cite. On en parle, mais il est fort peu publié. En 1652, cependant, alors qu'il est protégé par le duc d'Arpajon, il présente une tragédie - *la Mort d'Agrippine* - qui fait scandale, parce qu'on croit y entendre un éloge de l'athéisme. Le duc d'Arpajon prend ses distances. Cyrano a un accident, ou tombe malade en 1654, puis meurt, avec une réputation de bretteur, de beau parleur, et d'esprit libre, peut-être le 28 juillet 1655, la même année que Gassendi.

Après sa mort, un mythe littéraire se constitue, dont Rostand a créé le plus fameux monument. Les toulousaines éditions *Anacharsis dans un livre publié sous la direction de Laurent Calvié – Cyrano de Bergerac dans tous ses états* - ont récemment présenté le dossier de ce mythe. Il montre comment un réseau de récits a enfanté la statue au grand nez visible en Dordogne...

Ce mythe et la vie réelle nous rapprochent apparemment peu de l'envol toulousain.

Explorons le roman que fit Cyrano :

L'Autre monde est formé de deux livres : *Les Etats et Empires de la Lune* et *Les Etats et Empires du Soleil*.

Dès la troisième page, le héros, qui ne porte pas encore le nom de Dyrcona, s'envole, depuis Paris, vers la Lune. Ce départ résulte de l'ouverture par hasard, chez lui, d'un ouvrage de Cardan – le *De Subtilitate* – à son chapitre XIX. Ce chapitre évoque deux vieillards, habitants de la Lune, dont justement, le héros vient de s'entretenir avec des amis. La coïncidence, ou *enchaînement d'incidents*¹, le rend impatient de visiter la Lune. Quelques bouteilles de rosée bien accrochées suffisent : après passage par le Canada, il atteint la planète désirée, où il rencontre les Sélénites et médite sur bien des sujets, avant de revenir sur Terre, plus précisément en Italie, où des chiens le pressent parce qu'il porte odeur de Lune. Il leur échappe en se mettant nu, sur une pierre, face au Soleil...

Fin des *Etats et Empires de la Lune* : Dyrcona s'apprête à prendre un vaisseau pour la France.

Dès la première page des *Etats et Empires du Soleil*, il débarque à Toulon, puis part de Toulon vers Toulouse.

"*Rien ne nous empêcha donc d'aller jusques auprès de Toulouse chez un de mes amis*". Cet ami, qui possède un château dans la campagne hors la ville, se nomme monsieur de Colignac.

On ne connaît pas de monsieur de Colignac dans le pays toulousain au début du XVII^e siècle. Ce nom est fictif, mais il a un air gascon avec son "ac" et il contient les mêmes sons vocaliques que Dyrcona/Cyrano (o/i/a) : on dirait qu'il y a du retournement dans les lettres, et, sans doute dans l'air.

Monsieur de Colignac pousse Dyrcona à écrire ses aventures dans la Lune, qui le rendent aussitôt objet d'un débat entre *lunaires* et *antilunaires*, donc fameux, et lui font une réputation sulfureuse. On l'accuse d'être un sorcier, ce qui d'abord fait rire Colignac, mais le prétendu sorcier est arrêté dans la campagne. On trouve sur lui un ouvrage de Descartes, avec un dessin représentant un aimant attirant des particules métalliques. "*A peine un de ces marauds l'aperçut, que je l'entendis s'égosiller que c'était là le crapaud qu'on avait trouvé dans l'auge de l'écurie de son cousin Fiacre, quand ses chevaux moururent*"²... Dyrcona est mis en prison dans un bourg, mais il sort à force d'argent, court vers Toulouse, où, parmi de confuses bagarres de

¹*L'Autre Monde*, Folio classique, 2004, p. 46.

²*L'Autre Monde*, Folio classique, 2004, p. 176.

rues, il finit par se faire encore prendre.

Sa cellule est abominable. Elle *surpasse toute créance*, mais monsieur de Colignac intervient, et fait donner à son protégé une chambre près d'une tour. L'arrestation serait due, selon lui, aux obscures intrigues d'un curé, désormais mort, qui cherchait à le contredire... Bourbeuses révélations qui n'empêchent pas Dyrcona d'avoir l'idée lumineuse de demander à Colignac qu'il lui fasse porter ses instruments de mathématiques, et force cristaux. Quand il a reçu son *catalogue*, le prisonnier construit une *machine fort légère, l'icosaèdre*, par lequel il s'évade de Toulouse vers le Soleil. Là, il trouve force penseurs, dont Campanella, et il approche Descartes, qu'il veut interroger, mais dont il n'a aucune réponse. Ces rencontres sur le Soleil font un petit festival de philosophie libertine.

Pourquoi cependant partir de Toulouse ? Pourquoi partir, plus précisément de sa prison, située, au XVII^{ème} siècle, dans le Palais de Justice, lui-même équipé d'une tour, comme il apparaît dans une gravure représentant le secteur de la place du Salin, et qu'on aperçoit durablement affichée au-dessus de palissades, lors des travaux de réfection de l'actuel – et en quelque façon permanent - Palais de Justice ?

Toulouse n'était pas un lieu remarquable pour l'astronomie au début du XVII^{ème} siècle. Il faut attendre plus de cent ans pour que François Garipuy installe son observatoire à quelques pas de la place du Salin, et, manifestement, sans souci de l'ascension de Dyrcona : Cyrano ne rend pas hommage à une vocation spatiale précoce de Toulouse...

Pour tenter d'interpréter, il vaut mieux se tourner du côté d'une coïncidence qui concerne Cyrano de Bergerac et la place du Salin. C'est, après tout, d'une remarquable *enchaînement d'incidents* – l'ouverture du *De subtilitate* au chapitre XIX - que naît la succession des expéditions spatiales de Dyrcona.

Or, Cyrano de Bergerac était né en 1619, année brûlante à Toulouse, place du Salin, voisine non nommée de la prison de Dyrcona.

Vers la fin 1619, le 12 novembre, on a brûlé, place du Salin, *La Mélancolie érotique* de Jacques Ferrand, ou, plus exactement, le *Traité de l'essence et guérison de l'amour, ou de La Mélancolie érotique*.

Le 9 février 1619, surtout, en même lieu, on a brûlé, Giulio Cesare Vanini.

Au moment où fut prononcée la conférence dont ces pages sont issues, il n'existait, place du Salin, aucun mémorial du supplice de Vanini. On pouvait dire que le personnage était tu des toulousains. Aucune rue importante, aucune place ne lui était consacrée. Aucune statue ne lui était dressée. Seule une rue modeste, dans le quartier périphérique de Ranguel, portait son nom. Le poète Serge Pey, qui voit en lui un exemple de poète à *la langue arrachée*, était un des rares à le célébrer. L'affaire Calas demeurait infiniment plus fameuse à Toulouse que l'exécution du philosophe italien. Cependant, place du Salin, une plaque vient d'être posée, à la suite des travaux de l'universitaire toulousain Didier Foucault³, et de l'action de diverses associations. C'est un premier hommage visible, mais le quasi silence à Toulouse dura plusieurs siècles

³Didier Foucault, *Un philosophe libertin dans l'Europe baroque. Giulio Cesare Vanini (1585-1619)*. Paris, Honoré Champion, 2003.

On le comprend en partie à lire un article du *Mercure français*, daté de 1619 :

"Au mois de Novembre de l'an passé, fut arrêté en la ville de Toulouse, un italien philosophe et grandement docte qui allait montrer par les logis aux enfants de maison qui désiraient savoir parfaitement philosophie. Il soutenait et enseignait que nos corps étaient sans âme, et que mourants, tout était mort pour nous, ainsi que les bêtes, que la Vierge (O blasphème exécration !) avait eu connaissance charnelle comme les autres femmes et autres mots bien plus scandaleux, du tout indignes d'écrire ni de réciter. Par son éloquence, il glissait tellement sa pernicieuse opinion dans l'entendement de ses auditeurs, qu'ils commencèrent à balancer en la croyance de cette fausse doctrine; ce qu'est advenu à la connaissance du Parlement, il décréta contre ce nouveau Ministre; et étant pris et interrogé, il soutint ses instructions véritables. Sur quoi son procès lui fut fait, et l'arrêt donné, portant condamnation de faire amende honorable, nu en chemise, la torche au poing, et traîné sur une claye, la langue coupée et brûlé vif, ce qui fut exécuté au commencement de février, au lieu appelé place du Salin. Il mourut avec autant de constance, de patience et de volonté qu'aucun autre homme que l'on ait vu; car sortant de la Conciergerie comme joyeux et allègre, il prononça ces mots en italien : allons, allons allégrement, mourir en philosophe, mais bien plus pour montrer sa constance en la mort qu'un désespoir en l'âme, lorsqu'on lui dit qu'il criât Merci à Dieu, il dit ces mots en la présence de mille personnes : Il n'y a ni Dieu, ni Diable, car s'il y avait un Dieu, je le prierai de lancer un Foudre sur le Parlement comme du tout injuste et inique, et s'il y avait un Diable, je le prierai aussi de l'engloutir aux lieux souterrains, mais parce qu'il n'y a ni l'un ni l'autre, je ne ferai rien".

Cet article est représentatif du point de vue extrêmement dominant en France sur Vanini. Personne, parmi les penseurs et écrivains du temps ne dit publiquement un mot, pour le défendre ou le réhabiliter. Il n'y eut pas, au XVII^{ème} siècle et dans les siècles suivants, une affaire Vanini, comme il y eut, largement à l'initiative de Voltaire, une affaire Calas. Vanini apparut régulièrement comme un repoussoir, même pour Voltaire. Il faut attendre Schopenhauer pour qu'il obtienne un défenseur.

Notre hypothèse est que l'envol de Dyrcona est un hommage, presque invisible, par *enchaînement* et retournement, de Cyrano au Prince des Athées.

Ce personnage est né en 1585 à Taurisano, dans le Royaume de Naples. Après ses études de philosophie à Rome, Naples, et Padoue, il voyage à travers l'Europe, et particulièrement en Angleterre où il abjure le catholicisme, avant d'être emprisonné pour avoir attaqué l'Eglise anglicane. De retour en Italie, il redevient catholique, puis passe en France, en 1615, à Lyon, où il publie l'*Amphitheatrum aeternae Providentiae Divino-Magicum*, oeuvre censée éloigner de lui les accusations d'athéisme. A Paris, en 1616, il publie le *De Admirandis Naturae Reginae Deaeque Mortalium Arcanis*, que la Sorbonne finit par trouver ironique, et qu'elle condamne aux flammes.

Vanini se réfugie alors à Toulouse, où il enseigne, sous le nom de Pomponio Usciglio. Un moment précepteur chez monsieur Berthier, il est congédié sur la foi de rumeurs, mais Adrien de Montluc Montesquiou, comte de Cramail le protège. Cet homme est un personnage ambigu, attiré par les pensées libertines, par des pratiques "écervelées" et "dangereuses", et pourtant catholique combattif. Vanini le connaît depuis son passage à Paris, et particulièrement chez Le Maréchal de Bassompierre, où fréquentaient divers esprits libres. Le Comte de Cramail ne peut, ou ne veut, pourtant durablement protéger Vanini, qui est arrêté en 1618, puis condamné, malgré sa défense énergique, et le confus de l'affaire.

Dès 1619, François de Rosset, dans ses *Histoires tragiques*, achève ainsi son récit du supplice :

"On ne put du premier coup que lui emporter le bout de la langue, parce qu'il la retirait. Mais au second coup, on y mit si bon remède qu'avec les tenailles on la lui arracha toute entièrement avec la racine. Ce fait, son corps fut jeté dans le feu et ses cendres au vent, tandis que son âme alla recevoir aux Enfers le juste châtement de ses horribles blasphèmes et impiétés⁴.

En compagnie de Giordano Bruno (qui séjourna à Toulouse, de Campanella, de Théophile de Viau, et, dans une certaine mesure, de Cardan, Vanini est un exemple horrible de persécution à l'égard des penseurs hétérodoxes dans cette période de l'histoire européenne. Les raisons précises de sa condamnation ne sont pas claires. Probablement fut-il victime de ses imprudences, de ses convictions, d'une politique catholique générale antiphilosophique⁵, de son statut d'étranger, d'intrigues de bonne société, et de la bêtise.

Quand il composait les *Etats et Empires du Soleil*, Cyrano de Bergerac avait assurément une représentation assez précise du malheur de Vanini. Les articles des journaux, les *Histoires tragiques*, la rumeur publique, toutes sortes de conversations avaient dû lui donner l'occasion d'y songer. Il savait qu'il était très dangereux, même dans un texte qu'il gardait pour lui, de rendre un hommage direct. Théophile de Viau, Gassendi, ou Chapelle ne s'y sont pas risqués. Or, la liberté de pensée du philosophe italien, son audace, son tempérament aventureux, ses liens avec l'ensemble de la mouvance critique européenne, devaient le séduire.

Ce qu'il raconte d'abord dans le *Etats et Empires du Soleil*, c'est l'arrivée à Toulouse, depuis l'Italie, d'un personnage qui a des choses à dire puisqu'il a vu la Lune. C'est aussi la tentative pour ce personnage de faire circuler ses idées, avec la protection, un peu ambiguë, car fragile, d'un seigneur. C'est enfin l'arrestation très confuse de ce personnage. On reconnaît là maints traits de l'affaire Vanini.

Certes, rien n'est explicite et direct. Vanini ne venait pas d'Italie, mais il était italien. Vanini ne venait pas de la Lune, mais il avait une expérience vaste du monde sublunaire, et il avait été déjà poursuivi par toutes sortes de *chiens*, en Angleterre, en Italie, ou à Paris. Vanini ne fut pas protégé par monsieur de Colignac, mais le personnage qui aide Dyrcona a quelques traits d'Adrien de Montluc, qui partagea un moment, à Paris avec le philosophe italien, ce que Michèle Rosellini appelle la "sociabilité libertine"⁶. De plus, Caraman (ou Cramail) dont il est le comte, est à quelques lieues de Toulouse, comme le château de Colignac. Enfin, si Vanini ne fut pas arrêté après une poursuite, il fut victime de rumeurs, de manœuvres obscures, de jalousies locales, et l'on comprend mal le déroulement de son affaire. On pourrait même ajouter que le crapaud qu'ont cru reconnaître, dans un livre de Descartes, les accusateurs de Dyrcona, rappelle un crapaud vivant qu'on trouva chez Vanini, selon David Durand : "*lorsqu'on se saisit de ses meubles, on trouva un gros crapaud vivant, renfermé dans un vase de crystal rempli d'eau*"⁷. Il y a bien rumeur de crapauds chez Vanini, comme autour de Dyrcona...

Cyrano ne nomme pas Vanini. Sans doute par souci de sécurité Sans doute aussi par plaisir, tour d'esprit, mode de pensée. Les meilleurs chemins

⁴François de Rosset, *Histoires tragiques*, Le livre de poche classique, 1994, p. 178.

⁵Didier Foucault, dans un petit article, condense particulièrement bien ce point. Voir Didier Foucault, *Giulio Cesare Vanini, la fin tragique d'un libertin*, Midi-Pyrénées Patrimoine, janvier/mars 2008, n°13, p. 44-45.

⁶Michèle Rosellini, *Cyrano de Bergerac*, Atlante, 2005, p. 53.

⁷David Durand, *La vie et les sentiments de Lucilio Vanini*, Elibron classics, 2005, p. 195.

vers la vérité, chez lui, sont rarement les plus droits. Il faut passer par la Lune, ou par le Soleil, et par le songe pour cheminer d'esprit. La métaphore et la métamorphose ne sont pas ennemies de la recherche intellectuelle. C'est par jeu souvent, et dans l'ardeur, que pense au mieux son héros, s' »engrossant", par exemple, de "*mille définitions de lune*"⁸. Or ces "*mille définitions*" sont nécessaires pour s'élancer au voyage. Le *Discours de la Méthode* n'est pas le fait de Cyrano. D'ailleurs, aux derniers mots de *L'Autre monde*, Descartes, ne dit mot, et un de ses livres de physique, quand il apparaît vers Toulouse, suscite un crapaud, ce qui est idiot, drôle, et dangereux, mais mène vers le Soleil...

Cyrano compose un roman, pas un essai philosophique vaguement voilé par une fiction. Dans ce roman, on peut ne rien voir, et lire, tant qu'on ne désire rien voir, et lire, et donc qu'on n'est pas ébranlé. De plus, ce qu'on voit et lit, c'est, au bout du compte, le roman...

Pour qui le désire, et donc lit le roman comme tel, cela paraît dès la première page des *Etats et Empires de la Lune*. Si Dyrcona n'avait pas désiré voir et lire le *De Subtilitate* au chapitre XIX, s'il n'avait pas voulu voir ce dix-neuf là, s'il n'avait donc pas été mis en branle par la conversation et le rire avec ses amis à propos de la Lune, il n'aurait pas été gros de *mille définitions de Lune*, ne l'aurait pas arpentée, et nous n'aurions pas le roman. Le désir rend visible, lisible, et même "scriptible" le monde, où sont, par exemple, les livres, avec les mots des vieillards, Cardan, un chapitre XIX, toute la philosophie ardente, qui peut comme Prométhée, voler le feu au ciel. Sans le rire et le désir, le livre et le monde ne s'ouvrent pas. Demeure Descartes muet...

Au roman de Cyrano, on ne voit, on ne lit, on ne parle que si l'on désire, ce qui suppose ébranlement, et donc, par exemple, lecture du premier voyage par la Lune. Le dix-neuvième chapitre de Cardan, apparaissant, dès la première page, prépare, par *enchaînement d'incidents*, et pour l'œil du lecteur désirant, l'année 1619, donc la mort de Vanini, le rapport à la naissance de Cyrano, Toulouse, Dyrcona, et même Colignac. Tout se redresse à l'œil ensemble si l'on a le corps *gros de mille définitions*...

Risquons alors cette hypothèse, comme un envol : Cyrano de Bergerac propose, au début des *Etats et Empires du Soleil*, quelque chose comme une anamorphose en mots de la mort de Vanini. Il le ressuscite par retournements multiples, et lui donne élan, en direction de l'astre de Campanella;

Au musée de Stockholm on peut voir une anamorphose⁹ de Charles I d'Angleterre.

Ce roi fut décapité en 1649. Il avait de chauds partisans mais il était impossible, publiquement, de s'afficher tel. Un des moyens pour lui rendre hommage et le ressusciter en quelque manière, fut de peindre sur un support, pouvant se disposer sur une table, une anamorphose de son corps. En plaçant un cylindre faisant miroir au bon endroit, le corps entier se redressait. La tête apparaissait. On voyait le roi par retournement. C'était discret, efficace, délicieux, profondément fictif et vrai. Quel bonheur pour ceux qui participaient à ce petit jeu d'admirer leur subtilité !

Il se trouve que ce dispositif est contemporain de l'écriture de Cyrano.

⁸Cyrano de Bergerac, *L'Autre Monde*, Folio classique, p. 46.

⁹Des détails et une reproduction sont proposés par Denis Favennec in *Douce Perspective*, éditions Ellipses, 2007, p.180-181.

Son livre entier peut s'imaginer comme un hommage à Vanini. Ce n'est certainement pas une vanité, mais un redressement. Il propose l'efficacité en acte de ce que Marcel Conche a pu nommer, en parlant de Lucrèce, un "matérialisme ascendant". Ce serait une résurrection paradoxale de l'athée Vanini montant vers le Soleil. Cyrano inventerait une reprise de la parole libertine par-delà la "langue arrachée" grâce à un jeu de retournements, où Toulouse sert de point fixe au milieu de *L'Autre Monde*.

Le roman venge en quelque façon Vanini de l'incapacité, ou peut-être de la duplicité, d'Adrien de Montluc. En lieu et place de ce personnage suspect, il dispose Colignac, qui rit abondamment des premiers malheurs de Dyrcona. Le roman fait entendre bruyamment ce rire en *ho* et en *ha* :

"A ces mots, Colignac, quoique ses poings dans ses côtés, ne put se contenir ; un éclat de rire le prit, qui n'offensa pas peu messieurs ses parents ; de sorte qu'il ne fut pas en son pouvoir de répondre à aucun point que par des "ha a a a" ou des "ho o o o", si bien que nos messieurs très scandalisés s'en allèrent¹⁰.

Colignac défend Dyrcona d'abord par le rire, en *ho* ou en *ha* où on entend les voyelles de Cyrano¹¹. Colignac est comparable à Cyrano (o/i/a – i/a/o) : il vient en aide en Dyrcona, mais le roman, ou le romancier, fait mieux que Colignac. Cyrano bat Colignac quand il s'agit de sauver Dyrcona, qui est quelque peu Vanini. Le roman envoie Dyrcona vivant vers le Soleil des pensées libres. Certes Colignac a collaboré, mais sans comprendre tout à fait. Ainsi Vanini¹², métamorphosé en Dyrcona, grâce à un retournement de la mort à la vie (l'année 1619) est-il sauvé par le roman de Cyrano, c'est-à-dire par le rire, le désir, la parole. L'envol du roman triomphe du sot Toulouse.

Le lit qui le désire...

On comprend que les toulousains se soient abstenus d'édifier une statue à Cyrano de Bergerac...

Je voudrais ajouter une expérience témoignant de la résistance des choses au silence des bouches.

L'année dernière, alors que je me promenais place du Salin, à la recherche d'un monument commémorant la mort de Vanini, et que je ne voyais rien, je découvris le restaurant *L'Héliopolis*.

"Quoi, me dis-je en moi même, la Cité du Soleil, avec Campanella, Vanini, Giordano Bruno, Cyrano, et Cardan, est visiblement aussi présente, place du Salin que le chapitre XIX du De Subtilitate sur la table de Dyrcona" !

Le propriétaire libanais ne savait rien des libertins. Pourquoi s'en serait-il soucié ? Il suffisait que l'apparition de l'Héliopolis *"fournisse ensuite à ma fantaisie les réflexions et à ma volonté les desseins que je fais¹³".*

La tête pleine d'astres, dans le restaurant, je me mis à ce

¹⁰Cyrano de Bergerac, *L'Autre Monde*, folio classique, p. 167.

¹¹Dassoucy raconte cette anecdote passionnante pour l'appréhension de son nom par Cyrano : "Bergerac soutenait jadis en plaisantant que mage et roi étaient *unum* et *idem*, qu'on appelait roi *cyr*, en français sire, et, comme ce mage, pour faire ses enchantements, se campait au milieu d'un cercle, c'est-à-dire d'un O, on le nommait Cyr An O" in *Cyrano de Bergerac dans tous ses états*, Éditions Anacharsis, 2004, p. 88. .

¹²Michèle Rosellini suggère qu'on peut aussi repérer dans l'affaire de Toulouse des allusions à Théophile de Viau, autre libertin poursuivi en ce premier dix-septième siècle. Il est probable que la prison de Théophile a excité le désir, chez Cyrano, d'écrire les *Etats et Empires du Soleil*, comme une évasion. Voir Michele Rosellini, *Cyrano de Bergerac*, Atlande, 2005, p. 34-35.

¹³Cyrano de Bergerac, *L'Autre Monde*, Folio classique, p. 46.

que Serge Pey appelle "*les repas de l'infini*"¹⁴.

Yves Le Pestipon

¹⁴Serge Pey, *Visages de l'Échelle, de la Chaise et du Feu*, Dumerchez, 203, p. 101.